FRANÇOIS
Voyage apostolique du Saint-Père à Marseille pour la conclusion des “Rencontres Méditerranéennes” (22-23 septembre 2023)

22 - 9 - 2023

Prière mariale avec le Clergé diocésain 2

Moment de recueillement avec les chefs religieux près du Mémorial dédié aux marins et migrants perdus en mer 4

23 - 9 - 2023

Voyage apostolique à Marseille : Session conclusive des Rencontres Méditerranéennes 6

Voyage apostolique à Marseille : Messe 11

Voyage apostolique à Marseille : Prière mariale avec le Clergé diocésain

17h15, Basilique Notre-Dame de la Garde

https://www.vatican.va/content/francesco/fr/events/event.dir.html/content/vaticanevents/fr/2023/9/22/marsiglia-preghieramariana.html

Chers frères et sœurs, bon après-midi !

Je suis heureux de commencer ma visite en partageant avec vous ce moment de prière. Je remercie le Cardinal Jean-MarcAveline pour son mot de bienvenue et je salue S.E. Mgr Éric de Moulins-Beaufort, les frères évêques, les Pères Recteurs et vous tous, prêtres, diacres et séminaristes, personnes consacrées, qui œuvrez dans cet archidiocèse avec générosité et dévouement pour construire une civilisation de la rencontre avec Dieu et avec le prochain. Merci pour votre présence, pour votre service, et merci pour vos prières !

Arrivant à Marseille, je me rallie aux plus grands : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Charles de Foucauld, Jean-Paul II, et tant d'autres qui sont venus ici en pèlerinage pour se confier à Notre Dame de la Garde. Nous déposons sous son manteau les fruits des Rencontres Méditerranéennes, avec les attentes et les espérances de vos cœurs.

Dans la lecture biblique, le prophète Sophonie nous a exhorté à la joie et à la confiance en nous rappelant que le Seigneur notre Dieu n'est pas loin, il est là, près de nous, pour nous sauver (cf. 3, 17). C'est un message qui nous renvoie, d'une certaine manière, à l'histoire de cette Basilique et à ce qu'elle représente. En effet, elle n'a pas été fondée en souvenir d'un miracle ou d'une apparition particulière, mais simplement parce que, depuis le XIIIe siècle, le saint peuple de Dieu cherche et trouve ici, sur la colline de La Garde, la présence du Seigneur dans le regard de sa Sainte Mère. C'est pourquoi, depuis des siècles, les Marseillais – spécialement ceux qui naviguent sur les flots de la Méditerranée – y montent pour prier. C'est le saint peuple fidèle de Dieu qui – j'utilise le mot – a "oint" ce sanctuaire, ce lieu de prière. Le saint peuple de Dieu qui, comme le dit le Concile, est infaillible *in credendo*.

Aujourd'hui encore, la Bonne Mère est pour chacun la protagoniste d'un tendre "croisement de regards" : d'une part celui de Jésus qu'elle nous indique toujours, et dont l'amour se reflète dans ses yeux – le geste le plus authentique de la Vierge est : "Faites ce qu'il vous dira", en désignant Jésus - d'autre part celui de nombre d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes conditions, qu'elle rassemble et conduit à Dieu, comme nous l'avons rappelé au début de cette prière en déposant à ses pieds un cierge allumé. En ce carrefour des peuples qu'est Marseille, je voudrais réfléchir avec vous sur ce croisement de regards, car il me semble que s'y exprime parfaitement la dimension mariale de notre ministère. Nous aussi, prêtres, personnes consacrées, diacres, nous sommes appelés à faire sentir aux gens le regard de Jésus et, en même temps, porter à Jésus le regard de nos frères. Un échange de regards. Dans le premier cas, nous sommes des instruments de miséricorde, dans le second, des instruments d'intercession.

- Premier regard : celui de Jésus qui caresse l'homme. C'est un regard qui va de haut en bas, non pas pour juger mais pour relever celui qui est à terre. C'est un regard plein de tendresse qui transparaît dans les yeux de Marie. Et nous, appelés à transmettre ce regard, nous sommes tenus de nous abaisser, d'éprouver de la compassion – j'insiste sur ce mot : compassion. N'oublions pas que le style de Dieu est celui de la proximité, de la compassion et de la tendresse – de faire nôtre « la bienveillance, patiente et encourageante, du Bon Pasteur qui ne fait pas de remontrances à la brebis perdue, mais la charge sur ses épaules et fête son retour à la bergerie (cf. Lc 15, 4-7) » (Congrégation pour le Clergé, Directoire pour le ministère et la vie des prêtres, n. 41). J'aime à penser que le Seigneur ne sait pas faire le geste de pointer le doigt pour juger, mais qu'il sait faire le geste de tendre la main pour relever.

  Frères, sœurs, apprenons de ce regard, ne laissons pas un jour passer sans nous rappeler le moment où nous-mêmes l'avons reçu, et faisons-le nôtre, pour être des hommes et des femmes de compassion. Proximité, compassion, tendresse. Ne l'oublions pas. Avoir de la compassion veut dire être proche et tendre. Ouvrons les portes des églises et des presbytères, mais surtout celles du cœur, pour montrer par

notre douceur, notre gentillesse et notre accueil le visage de notre Seigneur. Que celui qui vous approche ne trouve ni distance ni jugement ; qu'il trouve le témoignage d'une humble joie, plus fructueuse que toute capacité affichée. Que les blessés de la vie trouvent un port sûr, un accueil dans votre regard, un encouragement dans votre étreinte, une caresse dans vos mains capables d'essuyer des larmes. Même dans les nombreuses occupations de chaque jour, s'il vous plaît, ne laissez pas faiblir la chaleur du regard paternel et maternel de Dieu. Et aux prêtres, s'il vous plaît : dans le sacrement de pénitence, pardonnez toujours ! Soyez généreux comme Dieu est généreux avec nous. Pardonnez ! Et avec le pardon de Dieu, de nombreux chemins s'ouvrent dans la vie. Il est bon de le faire en dispensant généreusement son pardon, toujours, toujours, afin de délivrer, par la grâce, les personnes des chaînes du péché et les libérer des blocages, des remords, des rancunes et des peurs dont elles ne peuvent triompher toutes seules. Il est beau de redécouvrir avec émerveillement, à tout âge, la joie d'éclairer les vies avec les sacrements dans les moments heureux et tristes, et de transmettre, au nom de Dieu, des espérances inattendues : sa proximité qui console, sa compassion qui guérit, sa tendresse qui émeut. Proximité, compassion, tendresse. Soyez proches de chacun, surtout des plus fragiles et des moins chanceux, et ne laissez jamais ceux qui souffrent manquer de votre proximité attentive et discrète. C'est ainsi que grandiront en eux - mais aussi en vous - la foi qui anime le présent, l'espérance qui ouvre sur l'avenir, et la charité qui dure pour toujours. Voilà le premier mouvement : porter à vos frères le regard de Jésus. Il n'y a qu'une seule situation dans la vie où il est permis de regarder une personne de haut en bas : c'est lorsque nous essayons de la prendre par la main et de la soulever. Dans les autres situations, c'est un péché d'orgueil. Regardez les personnes qui sont en bas et qui vous demandent - consciemment ou inconsciemment - de les soulever avec votre main. Prenez-les par la main et soulevez-les : c'est un très beau geste, un geste qui ne peut se faire sans tendresse.

- Et puis il y a le second regard : celui des hommes et des femmes qui se tournent vers Jésus. De même que Marie à Cana recueillit et porta au Seigneur les inquiétudes de deux jeunes mariés (cf. Jn 2, 3), vous êtes, vous aussi, appelés à être pour les autres – des hommes et des femmes pour les autres -, la voix qui intercède (cf. Rm 8, 34). Alors, la récitation du Bréviaire, la méditation quotidienne de la Parole, le Rosaire et toute autre prière, je vous recommande surtout l'adoration. Nous avons perdu un peu le sens de l'adoration, nous devons le reprendre, je vous recommande cela. Toutes ces prières seront pleines des visages de ceux que la Providence met sur votre chemin. Vous porterez avec vous leurs regards, leurs voix, leurs questions, à la table eucharistique, devant le tabernacle ou dans le silence de votre chambre, là où le Père voit (cf. Mt 6, 6). Vous leur ferez écho fidèlement, en tant qu'intercesseurs, comme des "anges sur la terre", des messagers qui portent tout « devant la gloire de Dieu » (Tb 12, 12).

Et je voudrais résumer cette brève méditation en attirant votre attention sur trois images de Marie qui sont vénérées dans cette Basilique.
La première est la grande image qui la surplombe et qui la représente lorsqu'elle tient l'Enfant Jésus bénissant. Voilà : comme Marie, nous portons partout la bénédiction et la paix de Jésus, dans toutes les familles et dans tous les cœurs. Semez la paix ! C'est le regard de la miséricorde.
La deuxième image se trouve en dessous de nous, dans la crypte : c'est la Vierge au bouquet, le don d'un laïc généreux. Elle aussi porte l'Enfant Jésus sur un bras et nous le montre, mais elle tient dans l'autre main, au lieu d'un sceptre, un bouquet de fleurs. Cela nous fait penser à la façon dont Marie, modèle de l'Église, en nous présentant son Fils, nous présente également à Lui, comme un bouquet de fleurs dans lequel chaque personne est unique, est belle et précieuse aux yeux du Père. C'est le regard de l'intercession. C'est très important : l'intercession. Le premier était le regard de miséricorde de la Vierge, celui-ci est le regard d'intercession.
Enfin, la troisième image est celle que nous voyons ici au centre, sur l'autel, qui frappe par la splendeur dont elle rayonne. Nous aussi, chers frères et sœurs, nous devenons un Évangile vivant dans la mesure où nous le donnons, en sortant de nous-mêmes, en reflétant sa lumière et sa beauté par une vie humble, joyeuse et riche de zèle apostolique. Que nous y aident les si nombreux missionnaires qui sont partis de ce haut lieu pour annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ au monde entier.

Bien-aimés, portons à nos frères le regard de Dieu, portons à Dieu la soif de nos frères, répandons la joie de l'Évangile. C'est notre vie, et elle est incroyablement belle malgré les difficultés et les chutes, et même nos péchés. Prions ensemble la Sainte Vierge, qu'elle nous accompagne, qu'elle nous garde. Et vous, s'il vous plaît, priez pour moi.

Le discours en intégralité du pape François face à la mer Méditerranée en hommage aux migrants

Basilique Notre Dame de la Garde
22/09/2023

Voyage apostolique à Marseille : Moment de recueillement avec les chefs religieux près du Mémorial dédié aux marins et migrants perdus en mer

https://www.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2023/september/documents/20230922-marsiglia-leaderreligiosi.html

Chers frères et sœurs,

Je vous remercie d'être présents ici. La mer se trouve devant nous ; elle est source de vie, mais aussi un lieu qui évoque la tragédie des naufrages causant la mort. Nous sommes réunis en mémoire de ceux qui n'ont pas survécu, qui n'ont pas été sauvés. Ne nous habituons pas à considérer les naufrages comme des faits divers et les morts en mer comme des numéros : non, ce sont des noms et des prénoms, ce sont des visages et des histoires, ce sont des vies brisées et des rêves anéantis. Je pense à tant de frères et sœurs noyés dans la peur, avec les espérances qu'ils portaient dans leur cœur. Devant un tel drame, les mots ne servent à rien, mais des actes. Mais avant cela, il faut de l'humanité, il faut du silence, des larmes, de la compassion et de la prière. Je vous invite maintenant à un moment de silence à la mémoire de nos frères et sœurs : laissons-nous toucher par leurs tragédies.

[Moment de silence].

Trop de personnes, fuyant les conflits, la pauvreté et les catastrophes environnementales, trouvent dans les flots de la Méditerranée le rejet définitif de leur quête d'un avenir meilleur. C'est ainsi que cette mer magnifique est devenue un immense cimetière où de nombreux frères et sœurs se trouvent même privés du droit à une tombe, et où seule est ensevelie la dignité humaine. Dans le livre-témoignage Fratellino, le protagoniste, à la fin du voyage mouvementé qui le mène de la République de Guinée à l'Europe, écrit : « Quand tu es assis sur la mer, tu es à un carrefour. D'un côté, il y a la vie, de l'autre, la mort. Il n'y a pas d'autre issue » (A. Arzallus Antia – I. Balde, Fratellino, Milan 2021, 107). Chers amis, nous sommes également à un carrefour : d'un côté la fraternité, qui féconde de bonté la communauté humaine; de l'autre l'indifférence, qui ensanglante la Méditerranée. Nous sommes à un carrefour de civilisations. Ou bien la culture de l'humanité et de la fraternité, ou la culture de l'indifférence : que chacun s'arrange comme il le peut.

Nous ne pouvons pas nous résigner à voir des êtres humains traités comme des monnaies d'échange, emprisonnés et torturés de manière atroce – nous savons que, bien souvent, lorsque nous les renvoyons, ils sont destinés à être torturés et emprisonnés – nous ne pouvons plus assister aux tragédies des naufrages provoqués par des trafics odieux et le fanatisme de l'indifférence. L'indifférence devient fanatique. Les personnes qui risquent de se noyer, lorsqu'elles sont abandonnées sur les flots, doivent être secourues. C'est un devoir d'humanité, c'est un devoir de civilisation !

Le Ciel nous bénira si, sur terre comme sur mer, nous savons prendre soin des plus faibles, si nous savons surmonter la paralysie de la peur et le désintérêt qui condamne à mort, avec des gants de velours. Et en cela, en tant que représentants des diverses religions, nous devons être exemplaires. Dieu, en effet, a béni Abraham qui a été appelé à quitter sa terre d'origine et « il partit sans savoir où il allait » (He 11, 8). Hôte et pèlerin en terre étrangère, il accueillait les voyageurs qui passaient devant sa tente (cf. Gn 18) : « Exilé de sa patrie, sans abri, il était lui-même la maison et la patrie de tous » (St Pierre Chrysologue, Discours, 121). Et « pour prix de son hospitalité, il reçut la récompense d'une postérité » (S. Ambroise de Milan, Des Devoirs, II, 21). Aux racines des trois monothéismes méditerranéens se trouve donc l'hospitalité, l'amour de l'étranger au nom de Dieu. Et cela est vital si, comme notre père Abraham, nous rêvons d'un avenir prospère. N'oublions pas le refrain de la Bible : "l'orphelin, la veuve et le migrant, l'étranger". L'orphelin, la veuve et l'étranger : ce sont ceux que Dieu nous ordonne de protéger.

Croyants, nous devons donc être exemplaires dans l'accueil mutuel et fraternel. Souvent les relations entre les groupes religieux ne sont pas faciles, à cause du virus de l'extrémisme et du fléau idéologique du fondamentalisme qui rongent la vie réelle des communautés. Mais je voudrais, à cet égard, faire écho à ce qu'écrivait un homme de Dieu qui vivait non loin d'ici : « Que personne ne garde dans son cœur des sentiments de haine pour son prochain, mais d'amour, car celui qui hait ne serait-ce qu'un seul homme ne pourra pas se tenir tranquille devant Dieu. Dieu n'entend pas sa prière tant qu'il garde de la colère dans son cœur » (S. Césaire d'Arles, Discours, XIV, 2).

Aujourd'hui, Marseille, caractérisée par un riche pluralisme religieux diversifié, se trouve elle aussi à un carrefour : rencontre ou confrontation. Et je vous remercie tous, vous qui êtes sur le chemin de la rencontre : merci pour votre engagement solidaire et concret en faveur de la promotion humaine et de l'intégration. Marseille est un modèle d'intégration. Il est beau qu'ici, avec diverses réalités qui travaillent avec les migrants, il existe Marseille-Espérance, une instance de dialogue interreligieux qui promeut la fraternité et la coexistence pacifique. Nous nous tournons vers les pionniers et les témoins du dialogue, comme Jules Isaac qui a vécu à proximité et dont on a récemment commémoré le 60ème anniversaire de la mort. Vous êtes le Marseille de l'avenir. Avancez sans vous décourager, afin que cette ville soit pour la France, pour l'Europe et pour le monde une mosaïque d'espérance.

En guise de vœu, je voudrais enfin citer quelques mots que David Sassoli a prononcés à Bari, à l'occasion d'une précédente rencontre sur la Méditerranée : « À Bagdad, dans la Maison de la Sagesse du Calife Al Ma'mun, juifs, chrétiens et musulmans se retrouvaient pour lire les livres sacrés et les philosophes grecs. Aujourd'hui, nous ressentons tous, croyants et laïcs, le besoin de reconstruire cette maison pour continuer ensemble à combattre les idoles, à abattre les murs, à construire des ponts et à donner corps à un nouvel humanisme. Regarder notre époque en profondeur et l'aimer plus encore quand elle est difficile à aimer, je crois que c'est la graine semée en ces journées si soucieuses de notre destin. Il faut cesser d'avoir peur des problèmes que la Méditerranée nous pose ! […] Pour l'Union européenne et pour nous tous, notre survie en dépend » (Discours à l'occasion de la Rencontre de réflexion et de spiritualité "Méditerranée frontière de paix", 22 février 2020).

Frères, sœurs, affrontons ensemble les problèmes, ne laissons pas sombrer l'espérance, composons ensemble une mosaïque de paix !

Je suis heureux de voir que vous êtes si nombreux ici à prendre la mer pour sauver, pour secourir les migrants. Et tant de fois on vous empêche d'y aller, parce que – dit-on – il manque quelque chose au bateau, il manque ceci, il manque cela… Ce sont des gestes de haine contre le frère, déguisés en "équilibre". Merci pour tout ce que vous faites.

Pape François

Document : Discours du pape au Pharo, le texte intégral

Discours du pape François, lors de la session conclusive des Rencontres méditerranéennes au Palais du Pharo à Marseille, samedi 23 septembre 2023.

La Croix le 23/09/2023 à 18:45 Modifié le 23/09/2023 à 18:46

« Monsieur le Président de la République, chers frères évêques, Mesdames et Messieurs les maires et autorités représentant les villes et territoires bordés par la Méditerranée. Vous tous chers amis !

Je vous salue cordialement et vous suis, à chacun, reconnaissant d'avoir accepté l'invitation du cardinal Aveline à participer à ces rencontres. Je vous remercie pour votre travail et pour les réflexions précieuses que vous avez partagées. Après Bari et Florence, le chemin au service des peuples méditerranéens se poursuit : les responsables ecclésiastiques et civils sont encore ici réunis, non pas pour traiter d'intérêts mutuels, mais animés par le désir de s'occuper de l'homme ; merci de le faire avec les jeunes qui sont le présent et l'avenir de l'Église comme de la société.

La ville de Marseille est très ancienne. Fondée par des navigateurs grecs venus d'Asie Mineure, le mythe la fait remonter à une histoire d'amour entre un marin émigré et une princesse locale. Elle présente dès ses origines un caractère composite et cosmopolite : elle accueille les richesses de la mer et donne une patrie à ceux qui n'en ont plus. Marseille nous dit que, malgré les difficultés, la convivialité est possible et qu'elle est source de joie. Sur la carte, entre Nice et Montpellier, elle semble presque dessiner un sourire ; et j'aime à la considérer ainsi, « le sourire de la Méditerranée ». Je voudrais donc vous proposer quelques réflexions autour de trois réalités qui caractérisent Marseille : la mer, le port et le phare.

1. La mer. Une marée de peuples a fait de cette ville une mosaïque d'espérance, avec sa grande tradition multiethnique et multiculturelle, représentée par plus de 60 consulats présents sur son territoire. Marseille est une ville à la fois plurielle et singulière, car c'est sa pluralité, fruit de sa rencontre avec le monde, qui rend son histoire singulière. On entend souvent dire aujourd'hui que l'histoire de la Méditerranée est un entrelacement de conflits entre différentes civilisations, religions et visions.

   Nous n'ignorons pas les problèmes mais ne nous y trompons pas : les échanges entre peuples ont fait de la Méditerranée un berceau de civilisations, une mer qui regorge de trésors, au point que, comme l'écrivait un grand historien français, elle n'est pas « un paysage, mais d'innombrables paysages. Ce n'est pas une mer, mais une succession de mers » ; « depuis des millénaires, tout s'y est engouffré, compliquant et enrichissant son histoire » (1).

   La *mare nostrum* est un espace de rencontres : entre les religions abrahamiques, entre les pensées grecque, latine et arabe, entre la science, la philosophie et le droit, et entre bien d'autres réalités. Elle a diffusé dans le monde la haute valeur de l'être humain, doté de liberté, ouvert à la vérité et en mal de salut, qui voit le monde comme une merveille à découvrir et un jardin à habiter, sous le signe d'un Dieu qui fait alliance avec les hommes.

   Un grand maire voyait dans la Méditerranée non pas une question conflictuelle, mais une réponse de paix, mieux encore, « le commencement et le fondement de la paix entre toutes les nations du monde » (2). Il disait en effet : « La réponse (…) est possible si l'on considère la vocation historique commune et pour ainsi dire permanente que la Providence a assignée dans le passé, assigne dans le présent et, en un certain sens, assignera dans l'avenir aux peuples et aux nations qui vivent sur les rives de ce mystérieux lac de Tibériade élargi qu'est la Méditerranée » (Discours d'ouverture du 1er Colloque méditerranéen, 3 octobre 1958).

   Lac de Tibériade, ou Mer de Galilée : lieu où se concentrait à l'époque du Christ une grande variété de peuples, de cultes et de traditions. C'est là, dans la « Galilée des nations » (cf. Mt 4,15), traversée par la Route de la Mer, que se déroula la plus grande partie de la vie publique de Jésus. Un contexte multiforme et, à bien des égards, instable, fut le lieu de la proclamation universelle des Béatitudes, au nom d'un Dieu Père de tous, qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Mt 5,45). C'était aussi une invitation à élargir les frontières du cœur, en dépassant les barrières ethniques et culturelles. Voici donc la réponse qui vient de la Méditerranée : cette mer pérenne de Galilée invite à opposer la « convivialité des différences » à la division des conflits (3).

La *mare nostrum*, au carrefour du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, concentre les défis du monde entier comme en témoignent ses "cinq rives" sur lesquelles vous avez réfléchi : l'Afrique du Nord, le Proche-Orient, la mer Noire-Égée, les Balkans et l'Europe latine. Elle est à l'avant-poste de défis qui concernent tout le monde : nous pensons au défi climatique, la Méditerranée représentant un « hotspot » (« point chaud », NDLR) où les changements se font sentir plus rapidement. Comme il est important de sauvegarder le maquis méditerranéen, écrin unique de biodiversité ! Bref, cette mer, environnement qui offre une approche unique de la complexité, est un "miroir du monde", et elle porte en elle une vocation mondiale à la fraternité, unique voie pour prévenir et surmonter les conflits.

Frères et sœurs, sur la mer actuelle des conflits, nous sommes ici pour valoriser la contribution de la Méditerranée, afin qu'elle redevienne un laboratoire de paix. Car telle est sa vocation : être un lieu où des pays et des réalités différentes se rencontrent sur la base de l'humanité que nous partageons tous, et non d'idéologies qui opposent. Oui, la Méditerranée exprime une pensée qui n'est pas uniforme ni idéologique, mais polyédrique et adhérente à la réalité ; une pensée vitale, ouverte et conciliante : une pensée communautaire. Comme nous avons besoin de cela dans les circonstances actuelles où des nationalismes archaïques et belliqueux veulent faire disparaître le rêve de la communauté des nations ! Mais - rappelons-le - avec les armes on fait la guerre, pas la paix, et avec l'avidité du pouvoir on retourne au passé, on ne construit pas l'avenir.

Par où commencer alors pour enraciner la paix ? Sur les rives de la Mer de Galilée, Jésus commença par donner de l'espérance aux pauvres, en les proclamant bienheureux : il écouta leurs besoins, il soigna leurs blessures, il leur annonça avant tout la bonne nouvelle du Royaume. C'est de là qu'il faut repartir, du cri souvent silencieux des derniers, et non des premiers de la classe qui élèvent la voix même s'ils sont bien lotis. Repartons, Église et communauté civile, de l'écoute des pauvres qui sont à « s'embrasser, et non pas à compter » (4), car ils sont des visages et non des numéros.

Le changement de rythme de nos communautés consiste à les traiter comme des frères dont nous devons connaître l'histoire, et non comme des problèmes gênants ; il consiste à les accueillir, et non les cacher ; à les intégrer, et non s'en débarrasser ; à leur donner de la dignité. Aujourd'hui, la mer de la coexistence humaine est polluée par la précarité qui blesse même la splendide Marseille. Et là où il y a précarité il y a criminalité : là où il y a pauvreté matérielle, éducative, professionnelle, culturelle, religieuse, le terrain des mafias et des trafics illicites est déblayé. L'engagement des seules institutions ne suffit pas, il faut un sursaut de conscience pour dire "non" à l'illégalité et "oui" à la solidarité, ce qui n'est pas une goutte d'eau dans la mer, mais l'élément indispensable pour en purifier les eaux.

En effet, le véritable mal social n'est pas tant l'augmentation des problèmes que le déclin de la prise en charge. Qui aujourd'hui est proche des jeunes livrés à eux-mêmes, proies faciles de la délinquance et de la prostitution ? Qui est proche des personnes asservies par un travail qui devrait les rendre plus libres ? Qui s'occupe des familles effrayées, qui ont peur de l'avenir et de mettre au monde de nouvelles créatures ? Qui écoute les gémissements des personnes âgées isolées qui, au lieu d'être valorisées, sont parquées dans la perspective faussement digne d'une mort douce, en réalité plus salée que les eaux de la mer ? Qui pense aux enfants à naître, rejetés au nom d'un faux droit au progrès, qui est au contraire une régression de l'individu ? Qui regarde avec compassion au-delà de ses frontières pour entendre les cris de douleur qui montent d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient ? Combien de personnes vivent plongées dans la violence et souffrent de situations d'injustice et de persécution !

Je pense à tant de chrétiens, souvent contraints de quitter leur terre ou d'y vivre sans que leurs droits soient reconnus, sans qu'ils jouissent d'une citoyenneté à part entière. S'il vous plaît, engageons-nous pour que ceux qui font partie de la société puissent en devenir les citoyens de plein droit. Et puis il y a un cri de douleur qui résonne plus que tout autre, et qui transforme la *mare nostrum* en *mare mortuum*, la Méditerranée, berceau de la civilisation en tombeau de la dignité. C'est le cri étouffé des frères et sœurs migrants, auxquels je voudrais consacrer mon attention en réfléchissant sur la deuxième image que nous offre Marseille, celle de son port.

2. Le port de Marseille est depuis des siècles une porte grand ouverte sur la mer, sur la France et sur l'Europe. C'est d'ici que beaucoup sont partis chercher du travail et un avenir à l'étranger, c'est d'ici que beaucoup ont franchi la porte du continent avec des bagages chargés d'espérance. Marseille a un grand port et elle est une grande porte qui ne peut être fermée. Plusieurs ports méditerranéens, en revanche, se sont fermés. Et deux mots ont résonné, alimentant la peur des gens : "invasion" et "urgence". Mais ceux qui risquent leur vie en mer n'envahissent pas, ils cherchent hospitalité. Quant à l'urgence, le phénomène migratoire n'est pas tant une urgence momentanée, toujours bonne à susciter une propagande alarmiste, mais un fait de notre temps, un processus qui concerne trois continents autour de la Méditerranée et qui doit être géré avec une sage prévoyance, avec une responsabilité européenne capable de faire face aux difficultés objectives.

La *mare nostrum* crie justice, avec ses rivages où, d'un côté, règnent l'opulence, le consumérisme et le gaspillage et, de l'autre, la pauvreté et la précarité. Là encore, la Méditerranée est un reflet du monde : le Sud qui se tourne vers le Nord, avec beaucoup de pays en développement, en proie à l'instabilité, aux régimes, aux guerres et à la désertification, qui regardent les plus aisés, dans un monde globalisé où nous sommes tous connectés mais où les fossés n'ont jamais été aussi profonds. Pourtant, cette situation n'est pas nouvelle de ces dernières années, et ce n'est pas ce Pape venu de l'autre bout du monde à avoir le premier alerté, avec urgence et préoccupation. Cela fait plus de cinquante ans que l'Église en parle de manière pressante.

Le concile Vatican II venait de se conclure lorsque saint Paul VI, dans l'encyclique Populorum progressio, écrivait : « Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence. L'Église tressaille devant ce cri d'angoisse et appelle chacun à répondre avec amour à l'appel de son frère » (n. 3). Le Pape Montini énuméra "trois devoirs" des nations les plus développées, « enracinés dans la fraternité humaine et surnaturelle » : « devoir de solidarité, c'est-à-dire l'aide que les nations riches doivent apporter aux pays en voie de développement ; devoir de justice sociale, c'est-à-dire le redressement des relations commerciales défectueuses entre peuples forts et peuples faibles ; devoir de charité universelle, c'est-à-dire la promotion d'un monde plus humain pour tous, où tous auront à donner et à recevoir, sans que le progrès des uns soit un obstacle au développement des autres » (n. 44).

À la lumière de l'Évangile et de ces considérations, Paul VI, en 1967, soulignait le « devoir de l'accueil », sur lequel il écrivait : « nous ne saurions trop insister » (n. 67). Pie XII avait encouragé à cela quinze années auparavant en écrivant que : « La famille de Nazareth en exil, Jésus, Marie et Joseph émigrés en Égypte (…) sont le modèle, l'exemple et le soutien de tous les émigrés et pèlerins de tous les temps et de tous les pays, de tous les réfugiés de toute condition qui, poussés par la persécution ou par le besoin, se voient contraints d'abandonner leur patrie, les personnes qui leur sont chères, (…) et se rendre en terre étrangère » (5).

Certes, les difficultés d'accueil, de protection, de promotion et d'intégration de personne non attendues sont sous les yeux de tous. Cependant le critère principal ne peut être le maintien de leur bien-être, mais la sauvegarde de la dignité humaine. Ceux qui se réfugient chez nous ne doivent pas être considérés comme un fardeau à porter : si nous les considérons comme des frères, ils nous apparaîtront surtout comme des dons.

La Journée mondiale du migrant et du réfugié sera célébrée demain. Laissons-nous toucher par l'histoire de tant de nos frères et sœurs en difficulté qui ont le droit tant d'émigrer que de ne pas émigrer, et ne nous enfermons pas dans l'indifférence. L'histoire nous interpelle à un sursaut de conscience pour prévenir un naufrage de civilisation. L'avenir, en effet, ne sera pas dans la fermeture qui est un retour au passé, une inversion de marche sur le chemin de l'histoire. Contre le terrible fléau de l'exploitation des êtres humains, la solution n'est pas de rejeter, mais d'assurer, selon les possibilités de chacun, un grand nombre d'entrées légales et régulières, durables grâce à un accueil équitable de la part du continent européen, dans le cadre d'une collaboration avec les pays d'origine. Dire "assez" c'est au contraire fermer les yeux ; tenter maintenant de "se sauver" se transformera demain en tragédie.

Alors que les générations futures nous remercieront pour avoir su créer les conditions d'une intégration indispensable, elles nous accuseront pour n'avoir favorisé que des assimilations stériles. L'intégration est difficile, mais clairvoyante : elle prépare l'avenir qui, qu'on le veuille ou non, se fera ensemble ou ne sera pas ; l'assimilation, qui ne tient pas compte des différences et reste rigide dans ses paradigmes, fait prévaloir l'idée sur la réalité et compromet l'avenir en augmentant les distances et en provoquant la ghettoïsation, provoquant hostilité et intolérance. Nous avons besoin de fraternité comme de pain. Le mot même "frère", dans sa dérivation indo-européenne, révèle une racine liée à la nutrition et à la subsistance. Nous ne nous soutiendrons qu'en nourrissant d'espérance les plus faibles, en les accueillant comme des frères. « N'oubliez pas l'hospitalité » (He 13,2), rappelle l'Écriture Sainte.

À cet égard, le port de Marseille est aussi une "porte de la foi". Selon la tradition, les saints Marthe, Marie et Lazare ont débarqué ici, et ont semé l'Évangile sur ces terres. La foi vient de la mer, comme l'évoque la suggestive tradition marseillaise de la chandeleur avec la procession maritime. Lazare, dans l'Évangile, est l'ami de Jésus, mais c'est aussi le nom du protagoniste d'une parabole très actuelle qui ouvre les yeux sur l'inégalité qui ronge la fraternité et nous parle de la prédilection du Seigneur pour les pauvres. Eh bien, nous chrétiens qui croyons au Dieu fait homme, à l'homme unique et inimitable qui, sur les rives de la Méditerranée, s'est dit chemin, vérité et vie (cf. Jn 14,6), nous ne pouvons pas accepter que les voies de la rencontre soient fermées, que la vérité du dieu argent l'emporte sur la dignité de l'homme, que la vie se transforme en mort !

L'Église, en confessant que Dieu, en Jésus-Christ, « s'est en quelque sorte uni à tout homme » (6), croit, avec saint Jean-Paul II, que son chemin est l'homme (7). Elle adore Dieu et sert les plus fragiles

qui sont ses trésors. Adorer Dieu et servir le prochain, voilà ce qui compte : non pas la pertinence sociale ou l'importance numérique, mais la fidélité au Seigneur et à l'homme !

Voilà le témoignage chrétien et, bien souvent, il est héroïque. Je pense par exemple à saint Charles de Foucauld, le "frère universel", aux martyrs de l'Algérie, mais aussi à tant d'artisans de la charité d'aujourd'hui. Dans ce style de vie scandaleusement évangélique, l'Église retrouve le port sûr auquel accoster et d'où repartir pour tisser des liens avec les personnes de tous les peuples, en recherchant partout les traces de l'Esprit et en offrant ce qu'elle a reçu par grâce. Voilà la réalité la plus pure de l'Église, voilà - écrivait Bernanos - « l'Église des saints », ajoutant que « tout ce grand appareil de sagesse, de force, de souple discipline, de magnificence et de majesté n'est rien de lui-même, si la charité ne l'anime ».

J'aime exalter cette perspicacité française, génie croyant et créatif qui a affirmé ces vérités à travers une multitude de gestes et d'écrits. Saint Césaire d'Arles disait : « Si tu as la charité, tu as Dieu ; et si tu as Dieu, que ne possèdes-tu pas ? » (Sermo 22,2). Pascal reconnaissait que « l'unique objet de l'Écriture est la charité » (Pensées, n. 301) et que « la vérité hors de la charité, n'est pas Dieu ; elle est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer, ni adorer » (Pensées, n. 767). Et saint Jean Cassien, qui est mort ici, écrivait que « tout, même ce qu'on estime utile et nécessaire, vaut moins que ce bien que sont la paix et la charité » (Conférences spirituelles XVI, 6).

Il est bon, par conséquent, que les chrétiens ne viennent pas en deuxième position en matière de charité ; et que l'Évangile de la charité soit la magna charta de la pastorale. Nous ne sommes pas appelés à regretter les temps passés ou à redéfinir une importance ecclésiale, nous sommes appelés au témoignage : non pas broder l'Évangile de paroles, mais lui donner de la chair ; non pas mesurer la visibilité, mais nous dépenser dans la gratuité, croyant que « la mesure de Jésus est l'amour sans mesure » (Homélie, 23 février 2020).

Saint Paul, l'Apôtre des nations qui passa une bonne partie de sa vie à traverser la Méditerranée d'un port à l'autre, enseignait que pour accomplir la loi du Christ, il faut porter mutuellement le poids des uns des autres (cf. Ga 6,2). Chers frères évêques, ne chargeons pas les personnes de fardeaux, mais soulageons leurs efforts au nom de l'Évangile de la miséricorde, pour distribuer avec joie le soulagement de Jésus à une humanité fatiguée et blessée. Que l'Église soit un port d'espérance pour les personnes découragées. Qu'elle soit un port de ravitaillement, où les personnes se sentent encouragées à prendre le large dans la vie avec la force incomparable de la joie du Christ.

3. J'en viens ainsi à la dernière image, celle du phare. Il illumine la mer et fait voir le port. Quelles traces lumineuses peuvent orienter le cap des Églises méditerranéennes ? En pensant à la mer qui unit tant de communautés croyantes différentes, je pense que l'on peut réfléchir sur des parcours plus synergiques, en évaluant peut-être aussi l'opportunité d'une Conférence des Évêques de la Méditerranée, qui permettrait de nouvelles possibilités d'échanges et qui donnerait une plus grande représentativité ecclésiale à la région. En pensant au port et au thème migratoire, il pourrait être profitable de travailler à une pastorale spécifique encore plus reliée, afin que les diocèses les plus exposés puissent assurer une meilleure assistance spirituelle et humaine aux sœurs et aux frères qui arrivent dans le besoin.

Le phare, dans ce prestigieux palais qui porte son nom, me fait enfin penser surtout aux jeunes : ce sont eux la lumière qui indique la route de l'avenir. Marseille est une grande ville universitaire qui abrite quatre campus : sur les quelque 35 000 étudiants qui les fréquentent, 5 000 sont étrangers. Par où commencer à tisser des liens entre les cultures, sinon par l'université ? Là, les jeunes ne sont pas fascinés par les séductions du pouvoir, mais par le rêve de construire l'avenir. Que les universités méditerranéennes soient des laboratoires de rêve et des chantiers d'avenir, où les jeunes grandissent en se rencontrant, en se connaissant et en découvrant des cultures et des contextes à la fois proches et différents. On abat ainsi les préjugés, on guérit les blessures et on conjure des rhétoriques fondamentalistes.

Des jeunes bien formés et orientés à fraterniser pourront ouvrir des portes inespérées de dialogue. Si nous voulons qu'ils se consacrent à l'Évangile et au haut service de la politique, il faut avant tout que nous soyons crédibles : oublieux de nous-mêmes, libérés de l'autoréférentialité, prêts à nous dépenser sans cesse pour les autres. Mais le défi prioritaire de l'éducation concerne tous les âges de la formation : dès l'enfance, "en se mélangeant" avec les autres, on peut surmonter beaucoup de barrières et de préjugés en développant sa propre identité dans le contexte d'un enrichissement mutuel. L'Église peut bien y contribuer en mettant au service ses réseaux de formation et en animant une "créativité de la fraternité".

Le défi est aussi celui d'une théologie méditerranéenne qui développe une pensée qui adhère au réel, "maison" de l'humain et pas seulement des données techniques, en mesure d'unir les générations en reliant mémoire et avenir, et de promouvoir avec originalité le chemin œcuménique entre chrétiens et le dialogue entre croyants de religions différentes. Il est beau de s'aventurer dans une recherche philosophique et théologique qui, en puisant aux sources culturelles méditerranéennes, redonne espérance à

l'homme, mystère de liberté en mal de Dieu et de l'autre, pour donner un sens à son existence. Et il est également nécessaire de réfléchir sur le mystère de Dieu, que personne ne peut prétendre posséder ou maîtriser, et qui doit même être soustrait à tout usage violent et instrumental, conscients que la confession de sa grandeur présuppose en nous l'humilité des chercheurs.

Chers frères et sœurs, je vous remercie de votre écoute patiente et de votre engagement. Allez de l'avant ! Soyez une mer de bien, pour faire face aux pauvretés d'aujourd'hui avec une synergie solidaire ; soyez un port accueillant, pour embrasser ceux qui cherchent un avenir meilleur ; soyez un phare de paix, pour anéantir, à travers la culture de la rencontre, les abîmes ténébreux de la violence et de la guerre.

Merci.

(1) F. Braudel, La Méditerranée, Paris 1985, p. 16.
(2) G. La Pira, Paroles en conclusion du premier Colloque Méditerranéen, 6 octobre 1958
(3) T. BELLO, Benedette inquietudini, Milano 2001, p. 73.
(4) P. MAZZOLARI, La parola ai poveri, Bologne 2016, p. 39
(5) Const. ap. Exsul Familia de spirituali emigrantium cura, 1er août 1952
(6) Gaudium et spes, n. 22
(7) cf. Lett. enc. Redemptor hominis, n. 14
(8) Jeanne d'Arc relapse et sainte, Paris 1994, p. 74

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS
à MARSEILLE
pour la conclusion des Rencontres Méditerranéennes
[22 - 23 SEPTEMBRE 2023]

MESSE VOTIVE
DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE DE LA GARDE
HOMÉLIE DU SAINT-PÈRE

Vélodrome
Samedi 23 septembre 2023

On raconte dans les Écritures que le roi David, ayant établi son royaume, décida de transporter l'Arche d'Alliance à Jérusalem. Après avoir convoqué le peuple, il se leva et partit pour aller la prendre. Sur le trajet, il dansait devant elle avec le peuple, exultant de joie à la présence du Seigneur (2 S 6, 1-15). C'est avec cette scène en arrière-plan que l'évangéliste Luc nous raconte la visite de Marie à sa cousine Élisabeth : Marie elle aussi se lève et part vers la région de Jérusalem et, lorsqu'elle entre dans la maison d'Élisabeth, l'enfant que celle-ci porte en son sein, tressaille de joie en reconnaissant l'arrivée du Messie, se met à danser comme le fit David devant l'Arche (cf. Lc 1, 39-45).

Marie est donc présentée comme la véritable Arche d'Alliance qui introduit le Seigneur incarné dans le monde. Elle est la jeune Vierge qui va à la rencontre de la vieille femme stérile et, en portant Jésus, elle devient le signe de la visite de Dieu vainqueur de toute stérilité. Elle est la Mère qui monte vers les montagnes de Juda pour nous dire que Dieu se met en route vers nous, pour nous chercher avec son amour et nous faire exulter de joie. C'est Dieu qui se met en route.

Chez ces deux femmes, Marie et Élisabeth, la visite de Dieu se dévoile à l'humanité : l'une est jeune et l'autre âgée, l'une est vierge et l'autre stérile, et pourtant elles sont toutes deux enceintes alors que c'est "impossible". Telle est l'œuvre de Dieu dans notre vie : Il rend possible même ce qui semble impossible, Il engendre la vie, même dans la stérilité.

Frères et sœurs, demandons-nous avec sincérité de cœur : croyons-nous que Dieu est à l'œuvre dans notre vie ? Croyons-nous que le Seigneur, de manière cachée et souvent imprévisible, agit dans l'histoire, accomplit des merveilles et est à l'œuvre également dans nos sociétés marquées par le sécularisme mondain et par une certaine indifférence religieuse ?

Il y a un moyen de discerner si nous avons cette confiance dans le Seigneur. Quel est ce moyen ? L'Évangile dit que « lorsqu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle » (v.41). Voilà le signe : tressaillir. Celui qui croit, qui prie, qui accueille le Seigneur tressaille dans l'Esprit, sent que quelque chose bouge à l'intérieur, il "danse" de joie. Et je voudrais m'arrêter sur cela : le tressaillement de la foi.

L'expérience de foi provoque avant tout un tressaillement devant la vie. Tressaillir c'est être "touché à l'intérieur", avoir un frémissement intérieur, sentir que quelque chose bouge dans notre cœur. C'est le contraire d'un cœur plat, froid, installé dans la vie tranquille, qui se blinde dans l'indifférence et devient imperméable, qui s'endurcit, insensible à toute chose et à tout le monde, même au tragique rejet de la vie humaine qui est aujourd'hui refusée à nombre de personnes qui émigrent, à nombre d'enfants qui ne sont pas encore nés, et à nombre de personnes âgées abandonnées. Un cœur froid et plat traîne la vie de manière mécanique, sans passion, sans élan, sans désir. Et on peut tomber malade de tout cela dans notre société européenne : le cynisme, le désenchantement, la résignation, l'incertitude, un sentiment général de tristesse - tout à la fois : la tristesse, cette tristesse dissimulée dans les cœurs -. Quelqu'un les a appelées "passions tristes" : c'est une vie sans tressaillement.

Celui qui est né à la foi, en revanche, reconnaît la présence du Seigneur, comme l'enfant dans le sein d'Élisabeth. Il reconnaît son œuvre dans le fleurissement des jours et il reçoit un regard nouveau pour voir la réalité. Même au milieu des difficultés, des problèmes et des souffrances, il perçoit quotidiennement la

visite de Dieu et se sent accompagné et soutenu par Lui. Face au mystère de la vie personnelle et aux défis de la société, celui qui croit connaît un tressaillement, une passion, un rêve à cultiver, un intérêt qui pousse à s'engager personnellement. Maintenant, chacun d'entre nous peut se demander : est-ce que je ressens ces choses ? Est-ce que j'ai ces choses ? Celui qui est ainsi sait que le Seigneur est présent en toute chose, qu'il appelle, qu'il invite à témoigner de l'Évangile pour édifier avec douceur, à travers les dons et les charismes reçus, un monde nouveau.

L'expérience de la foi, en plus d'un tressaillement devant la vie, provoque aussi un tressaillement devant le prochain. Dans le mystère de la Visitation, en effet, nous voyons que la visite de Dieu n'a pas lieu à travers des événements célestes extraordinaires, mais dans la simplicité d'une rencontre. Dieu vient sur le seuil d'une maison de famille, dans la tendre étreinte entre deux femmes, dans le croisement de deux grossesses pleines d'émerveillement et d'espérance. Et, dans cette rencontre, il y a la sollicitude de Marie, l'émerveillement d'Élisabeth, la joie du partage.

Rappelons-le toujours, même dans l'Église : Dieu est relation et souvent il nous rend visite à travers des rencontres humaines, quand nous savons nous ouvrir à l'autre, quand il y a un tressaillement pour la vie de ceux qui passent chaque jour à nos côtés et quand notre cœur ne reste pas impassible et insensible devant les blessures de ceux qui sont les plus fragiles. Nos villes métropolitaines, et tant de pays européens comme la France où coexistent des cultures et des religions différentes, sont en ce sens un grand défi contre les exacerbations de l'individualisme, contre les égoïsmes et les fermetures qui produisent solitudes et souffrances. Apprenons de Jésus à éprouver des frémissements pour ceux qui vivent à nos côtés, apprenons de Lui qui, devant les foules fatiguées et épuisées, ressent de la compassion et s'émeut (cf. Mc 6, 34), tressaille de miséricorde devant la chair blessée de ceux qu'il rencontre. Comme l'affirme votre grand saint, Vincent de Paul, « il faut tâcher d'attendrir nos cœurs et de les rendre susceptibles des souffrances et des misères du prochain, et prier Dieu qu'il nous donne le véritable esprit de miséricorde, qui est le propre esprit de Dieu », jusqu'à reconnaître que les pauvres sont « nos seigneurs et maîtres » (Correspondance, entretiens, documents, Paris 1920-25, p. 341 ; pp. 392-393).

Frères, sœurs, je pense aux nombreux "tressaillements" qu'a connus la France, à son histoire riche de sainteté, de culture, d'artistes et de penseurs qui ont passionné tant de générations. Aujourd'hui encore, notre vie, la vie de l'Église, la France, l'Europe ont besoin de cela : de la grâce d'un tressaillement, d'un nouveau tressaillement de foi, de charité et d'espérance. Nous avons besoin de retrouver passion et enthousiasme, de redécouvrir le goût de l'engagement pour la fraternité, d'oser encore le risque de l'amour dans les familles et envers les plus faibles, et de retrouver dans l'Évangile une grâce qui transforme et rend belle la vie.

Regardons Marie qui se dérange en se mettant en route et qui nous enseigne que Dieu est précisément come cela : il nous dérange, il nous met en mouvement, il nous fait "tressaillir", comme avec Élisabeth. Et nous voulons être des chrétiens qui rencontrent Dieu par la prière et nos frères par l'amour, des chrétiens qui tressaillent, vibrent, accueillent le feu de l'Esprit pour se laisser brûler par les questions d'aujourd'hui, par les défis de la Méditerranée, par le cri des pauvres, par les "saintes utopies" de fraternité et de paix qui attendent d'être réalisées.

Frères et sœurs, avec vous, je prie la Vierge, Notre-Dame de la Garde, de veiller sur votre vie, de garder la France, de garder toute l'Europe, et de nous faire tressaillir dans l'Esprit. Et je voudrais le faire avec les paroles de Paul Claudel :

« Je vois l'église ouverte. [...]
Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.
Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela :
Que je suis votre fils et que vous êtes là. [...]
Être avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes [...]
Parce que vous êtes là pour toujours,
Simplement parce que vous êtes Marie,
Simplement parce que vous existez,
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée ! »

(« La Vierge à midi », Poèmes de Guerre 1914-1916, Paris, 1922).

Salutation à la fin de la Messe

Merci, Excellence, pour vos paroles, et merci à vous tous, frères et sœurs, pour votre présence et pour vos prières. Merci !

Arrivé au terme de cette visite, je tiens à exprimer ma gratitude pour l'accueil chaleureux qui m'a été réservé, ainsi que pour tout le travail et les préparatifs qui ont été faits. Je remercie Monsieur le Président de la République et, à travers lui, je salue cordialement toutes les Françaises et tous les Français. Je salue Madame le Premier Ministre, qui est venue m'accueillir à l'aéroport ; je salue également les Autorités présentes, en particulier le Maire de Marseille.

Et j'embrasse toute l'Église de Marseille, avec ses communautés paroissiales et religieuses, ses nombreux établissements scolaires et ses œuvres caritatives. Cet archidiocèse a été le premier au monde à avoir été consacré au Sacré-Cœur de Jésus, en 1720, au cours d'une épidémie de peste ; vous avez donc à cœur d'être aussi des signes de la tendresse de Dieu dans l'"épidémie de l'indifférence" actuelle. Merci pour votre service, doux et déterminé, qui témoigne de la proximité et de la compassion du Seigneur !

Plusieurs d'entre vous sont venus de diverses régions de France : merci à vous ! Je voudrais saluer les frères et sœurs venus de Nice, accompagnés par l'évêque et le maire, et qui ont survécu au terrible attentat du 14 juillet 2016. Souvenons-nous dans la prière de tous ceux qui ont perdu la vie dans cette tragédie et dans tous les actes terroristes perpétrés en France et dans toutes les parties du monde. Le terrorisme est lâche. Ne nous lassons pas de prier pour la paix dans les régions ravagées par la guerre, en particulier pour le peuple ukrainien meurtri.

Une salutation pleine d'affection pour les malades, les enfants et les personnes âgées, qui sont la mémoire de la civilisation ; et une pensée particulière pour les personnes dans le besoin et pour tous les travailleurs de cette ville ; Jacques Loew, le premier prêtre ouvrier de France, a travaillé sur le port de Marseille. Que la dignité des travailleurs soit respectée, promue et protégée !

Chers frères et sœurs, je porterai dans mon cœur les rencontres de ces journées. Que Notre Dame de la Garde veille sur cette ville, mosaïque d'espérance, sur toutes vos familles et sur chacun de vous. Je vous bénis. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Ce travail n'est pas facile !

Merci.